



CHRONIQUES

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

I — PROSE

CL. CHIVAS-BARON. *La simple histoire des Gaudraix* (roman de mœurs coloniales), Flammarion, éditeur.

LES Gaudraix, Sylvain et Denise, sont un jeune couple bien sain, robuste et solidement uni. Ils habitent Chastevert, petit village du Dauphiné, qui sent bon le foin coupé et le romarin. Un fonctionnaire de Cochinchine vient passer son congé chez eux, et, à la peinture qu'il leur fait de l'existence coloniale, leur imagination s'enflamme. Pourquoi n'iraient-ils pas, eux qui ont tant de mal à vivre, dans ces pays extraordinaires où l'on chasse le tigre et l'éléphant, où les Européens même les plus humbles ont des domestiques, et où l'on peut arriver à gagner jusqu'à des trois mille huit cents francs par an? Sylvain fait une demande, qu'un député consent à apostiller, et reçoit sa nomination comme agent des Douanes et Régies à Camlaï, entre Quang-Tri et Vinh. Pendant la traversée, le facile milieu colonial agit déjà sur lui, ainsi que sur sa femme et ils s'émancipent un peu. Je passe sur l'inévitable description du voyage et des escales. A Camlaï, Gaudraix, après quelques petites désillusions, s'estime heureux et fait des économies. Mais il est nommé à Tourane et y retrouve une jeune élégante, avec laquelle il a flirté pendant la traversée. Il devient son amant, tandis que

Denise le trompe de son côté. Pour satisfaire aux exigences de sa maîtresse et de sa femme — laquelle est devenue effroyablement coquette — Sylvain s'endette ; il néglige son service au point de désertir son poste à deux reprises ; il se fait révoquer. Une fausse honte les empêchant de revenir dans leur village natal, les Gaudraix vont chercher fortune à Paris ; ils y mènent une rude existence et se reprochent mutuellement les fautes qui les ont fait chasser de la colonie. La guerre éclate et les réconcilie. Après l'armistice, les voilà de nouveau installées à Chastevert et ils redeviennent comme par le passé, un couple bien sain, robuste et solidement uni...

Ainsi le sujet de ce roman est la désastreuse influence que peut exercer sur des jeunes gens inexpérimentés la société mondaine d'une petite ville coloniale. Cette société est peinte, par M^{me} Chivas-Baron, sans aucune bienveillance. Est-ce à dire que M^{me} Chivas-Baron, suivant l'exemple de l'obscur auteur des *Sept fléaux du Tonkin*, déconseille, à ceux que tente l'aventure, de venir en Indochine ? Nullement. Elle aime la colonie. Elle veut seulement mettre en garde les nouveaux-venus contre un danger réel qui les menace.

Elle leur donne en même temps, la formule de l'existence coloniale telle qu'on doit la mener.

La colonie ne déçoit pas toujours, fait-elle dire à un de ses personnages, nous y sommes heureux. Nous vivons presque seuls, il est vrai, en contact constant avec l'Indigène. C'est, je crois, la meilleure manière de vivre ici. Nous avons évité l'écueil des relations douteuses. Et la révélation de l'âme annamite nous a charmés. Elle est intéressante, très intéressante quoiqu'on ait dit, ou écrit. Evidemment, il est triste de constater le malentendu existant entre les deux races — si différentes ! — Ce malentendu est créé par l'Européen arrivant en maître, pas toujours équitable, et souvent brutal. D'où la défiance et la ruse chez un peuple qu'on croit fourbe parce qu'il se défend avec l'arme des faibles. Le Français bon, traitant loyalement ses affaires, est respecté ; mieux encore, il est aimé, en toute sincérité. J'ai des serviteurs merveilleux, obéissants, adroits, dévoués. Mon mari trouve une collaboration intelligente.

Plus loin, M^{me} Chivas-Baron expose sa théorie de la colonisation et nous fait un tableau idyllique de l'Indochine actuelle :

Il ne peut plus être question de conquête, de pacification, mais seulement de colonisation, colonisation qui se modernise. Les deux peuples se pénètrent davantage. Des Français se sont familiarisés avec les sentences des philosophes asiatiques, avec les poètes de l'antique Nam Giao, au temps même où des lettrés indochinois ont traduit la Fontaine et Molière, Corneille et Balzac, Bossuet et Pascal, Montesquieu et Diderot. Des journaux indigènes, rédigés avec élégance et clarté, témoignent de cette active communion intellectuelle.

J'avais reconnu, dès le premier contact (et je n'en suis pas médiocrement fière !) les qualités de la race annamite : fierté patriotique, intelligence, sensibilité, sens artistique et sens de l'assimilation... J'éprouve, cependant, une agréable surprise à constater son évolution aussi parfaite, aussi rapide.

On ne peut s'empêcher de remarquer, dans ces deux passages, un optimisme peut-être excessif et une certaine candeur — cette candeur qui s'étalait tout au long de *Trois femmes annamites* : vraiment les *congai* que nous y peignait M^{me} Chivas-Baron semblaient trop faites pour ravir les lectrices des *Annales*, et le Dông Khanh qui nous y était représenté, était tendre et dameret à souhait : il semblait sorti

d'un roman de M^{lle} de Scudéry. Mais tout écrivain est libre de professer, sur les relations entre Européens et Indigènes, les théories qui lui plaisent. Je me bornerai donc à quelques critiques d'ordre littéraire. On trouve, çà et là, des invraisemblances : invraisemblances matérielles, d'abord. C'est ainsi — ce n'est là qu'un détail — que Sylvain Gaudraix reçoit, en France, sa nomination au poste de Camlaï — alors que, nul ne l'ignore ici, les fonctionnaires sont nommés en Indochine et ne connaissent qu'à leur arrivée le lieu de leur affectation. D'autre part, il me semble qu'une faute comme celle qu'a commise Gaudraix, est bien sévèrement punie. Une négligence dans le service n'entraîne pas la révocation, mais seulement un blâme et l'envoi dans un poste peu envié. Enfin on a le droit de juger que la chute de Denise et celle de Sylvain ne sont pas assez préparées. On se demande même, étant donné la rapidité avec laquelle ils succombent, s'il était bien nécessaire de les transporter en Indochine pour leur faire faire des sottises et si l'atmosphère d'une petite ville de province n'aurait pas eu sur eux la même pernicieuse influence. Enfin on a le droit de trouver que la première et la troisième partie sont trop longuement développées et détournent l'attention du lecteur du vrai sujet du roman.

Ces réserves faites, disons que M^{me} Chivas-Baron écrit en un style aisé, agréable à lire, sans prétention ; qu'elle possède une sérieuse connaissance des milieux qu'elle peint ; qu'enfin elle apporte dans tous ses ouvrages, une sincérité et une foi qui touchent et séduisent, même quand elles ne convainquent pas.

René DIE.